

[Nouvelles diverses]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **11 (1873)**

Heft 3

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-182211>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

On parle beaucoup, en ce moment, d'un bon vieux Français habitant l'Amérique, où il vit en véritable ermite, dans une grotte située près de Virginia. Il se dit fils de Napoléon I^{er}, et explique ainsi son origine :

Il est né le 2 avril 1810, d'une fille autrichienne dont Napoléon s'était amouraché après la bataille d'Essling. Oubliée presque aussitôt, la jeune fille, devenue grosse, quitta sa famille, se rendit à Paris, où, déguisée en soldat, elle réussit à obtenir une audience de l'empereur le jour même de son mariage avec Marie-Louise. Furieux, en reconnaissant sa victime, Napoléon l'aurait fait jeter en prison, et c'est dans cette prison qu'elle aurait donné le jour au héros de ce récit.

Remise en liberté, peu de temps après, elle passa en Angleterre avec son enfant, qu'elle éleva, comme elle put, en travaillant. Enfin, après des années de misère et de souffrance, elle expira en 1832, mais avant de mourir, elle révéla à son fils le secret de sa naissance et lui remit des papiers qui attestaient la vérité de ses paroles. Shon enterra sa mère, et, jugeant que les papiers qu'elle lui avait laissés ne lui serviraient pas à grand'chose, il prit le parti d'émigrer au Canada. Il a depuis habité l'Amérique, vivant tantôt dans une place, tantôt dans une autre. En 1864, les hasards de sa destinée l'ont conduit dans le Montana, où il est encore, et où il vit, sans fréquenter personne, un peu de ce qu'il ramasse et un peu de ce qu'il obtient de la charité publique.

Voici un portrait vivant du gamin de Paris, dû à la plume toujours pittoresque et féconde de Victor Hugo. Il est impossible de mieux dépeindre ce type ; c'est une véritable photographie.

« Ce petit être est joyeux, nous dit-il ; il ne mange pas tous les jours, et il va au spectacle si bon lui semble tous les soirs. Il n'a pas de chemise sur le corps, pas de souliers aux pieds, pas de toit sur la tête. Il a de sept à treize ans, vit par bandes, bat le pavé, loge en plein air, porte un vieux pantalon de son père qui lui descend plus bas que les talons, un vieux chapeau de quelque autre père qui lui descend plus bas que les oreilles, une seule bretelle en lisière jaune, court, guette, perd le temps, culotte les pipes, jure comme un damné, hante le cabaret, connaît des voleurs, tutoie des filles, parle argot, chante des chansons obscènes et n'a rien de mauvais dans le cœur.

Ce chérubin du ruisseau a quelquefois une chemise, mais alors il n'en a qu'une ; il a quelquefois des souliers, mais ils n'ont point de semelles ; il a quelquefois un logis, mais il préfère la rue parce qu'il y trouve la liberté. Il a ses jeux à lui, ses malices à lui ; son métier consiste à amener des fiacres, baisser les marche-pieds des voitures, gratter l'entre-deux des pavés.

Cet être braille, raille, gouaille, bataille, pêche dans l'égout, chasse dans le cloaque, extrait la gaieté de l'immondice, ricane et mord, siffle et chante,

acclame et engueule. Il s'étonne peu, s'effraie encore moins, chausonne les superstitions, dégonfle les exagérations, blague les mystères, tire la langue aux revenants.

On voit ça à l'endroit le plus abandonné, au moment le plus inattendu, derrière une haie maigre, ou dans l'angle d'un mur lugubre ; groupés tumultueusement, fétides, boueux, poudreux, dépenaillés, hérissés. La banlieue leur appartient, ils y chantent ingénument leur répertoire de chansons malpropres. Ils sont là agenouillés autour d'un trou dans la terre, chassant des billes avec le pouce, irresponsables, envolés, lâchés, heureux !

Quelquefois dans ces tas de garçons, il y a des petites filles, maigres, fiévreuses, gantées de hâle, marquées de taches de rousseur, coiffées d'épis de seigle et de coquelicots, gaies, hagardes, pieds nus.

Paris centre, la banlieue circonférence, voilà pour eux toute la terre ; ils n'en sortent pas plus que les poissons ne peuvent sortir de l'eau.

Ces enfants sont dignes de pitié entre tous ceux qui ont père et mère et qui sont orphelins. Il ont été jetés dans la vie d'un coup de pied. Ils vont, viennent, chantent, jouent, grattent les ruisseaux, volent un peu, mais gaiement, rient quand on les appelle galopins, et se fâchent quand on les appelle voyous.

On nous écrit de Berthoud que, grâce à la température exceptionnelle dont nous jouissons, un propriétaire des environs de cette ville a pu faire à ses vaches un charmant cadeau de nouvelle année. Il leur a rempli leur crèche d'herbe fraîche et d'une belle poussée, fauchée dans son pré, le premier janvier.

Casino-Théâtre. — A chaque nouvelle représentation, notre troupe dramatique recueille de nouveaux succès. Aussi le public lausannois, qui a fait bonne justice de quelques critiques malveillantes, lui prouve-t-il de plus en plus, par son assiduité et ses applaudissements, qu'il sait apprécier ses efforts. — La soirée de jeudi a encore fait salle comble, et l'on pouvait juger par la gaieté générale, les visages souriants et les appréciations élogieuses des couloirs, que tout le monde était content. Il est vrai que la comédie : *Les vivacités du capitaine Tic*, qui est charmante et fort bien écrite, a été jouée par nos acteurs avec beaucoup de vie, de finesse et de naturel ; les caractères de ces divers rôles ont été fort bien rendus, les traits saillants bien étudiés, les effets heureusement ménagés. Ceux qui en ont été les interprètes nous ont prouvé une fois de plus qu'ils sont capables de s'attaquer à la bonne comédie, et dignes de jouer devant un public exigeant ; et, certes, celui de Lausanne ne l'est pas peu. — Le petit vaudeville de la fin a été charmant ; on ne pouvait mieux terminer la soirée.